

Avignon, 18 octobre 2020 (8)

(Souvenir inédit de mes années de prosélytisme péri-poétique)

Si je voulais, par une seule anecdote, offrir une hypothèse pleine d'humour symbolisant, à côté du plaisir que je pris, trente années durant, la raison que j'eus de tout tenter pour susciter une embellie dans la morne relation qui s'est établie entre les écrivains et leur public potentiel, c'est à Lorand Gaspar que je cèderais volontiers la parole. Elle sera courte d'ailleurs et tient en une phrase.

Cette année-là, j'accueillais à la Chartreuse, outre les quelques dizaines d'écrivains que je faisais se confronter à des publics d'importance numérique variable, notamment deux habitués : Jacques Lacarrière, le vieux compagnon, pour ne pas dire le frère et quasi sosie sur bien des points, et Claude Mettra, l'elfe à la fois espiègle et magicien.

Avant que nous entamions ces vingt-cinq jours de folie où je dilapidais mon énergie en la multipliant de toutes les façons possibles, et en veillant bien à m'effacer derrière mes invités, j'avais conduit Claude, à sa demande, chez une femme, libraire, qu'il estimait beaucoup pour ses dons de voyance.

Je l'avais laissé avec Madame Holstein, la personne en question, après avoir salué brièvement celle-ci. Lorsque je passai chercher mon ami pour le ramener avec moi à Villeneuve, il me posa une main sur un bras et, d'un air grave, m'arrêtant dans ma marche, il me dit : « Écoute, ami Gil, je dois te répéter ce que m'a dit Madame Holstein ; je lui fais entière confiance et vais donc te mettre en garde. Tu files un mauvais coton. Cela ne se voit pas, comme ça, mais elle l'a perçu dès qu'elle t'a vu. Tu vas avoir un problème de santé grave et devrais faire attention, moins te démenner pour les ingrats que nous sommes, nous, que tu mets en valeur en te démenant comme un fou. Prends ça au sérieux. »

Certes, ma fatigue, qui s'accumulait depuis des années de militantisme, et que n'arrangeait pas l'installation que je venais une fois de plus de faire, en quarante-huit heures, d'étagères calées entre des colonnes de parpaings que je transportais d'un bout à l'autre de la Chartreuse, puis de centaines de cartons de livres (tandis que notre équipe technique, qui s'occupait à installer les scènes des spectacles et autres lieux d'accueils divers, était indisponible pour me donner un coup de main), pesait déjà sur mon organisme. Mais la vigueur dont je disposais alors donnait le change.

Le mois se passa. Il ne me restait plus qu'une seule rencontre à « assumer », celle avec Lorand Gaspar. J'étais exsangue, mais qu'était-ce, une rencontre, après ces trente jours à travailler quatorze ou quinze heures à présenter les uns, accueillir les autres, répondre, anticiper, transporter, courir d'un côté à l'autre sur les deux hectares de la Chartreuse ?

La veille, j'avais reçu mon ami Lionel Ray (un ami de plus : j'en avais des dizaines, voire des centaines, du moins me le disaient-ils et me l'écrivaient-ils). Il devait rester encore un jour et repartir le lendemain soir.

Le matin, je me lève et retombe aussitôt sur mon lit. Je me relève et retombe. Impossible de me tenir debout. Pas de souffrance, mais une étrange sensation de ne pouvoir tenir sur

mes jambes. Il était cinq heures du matin, heure à laquelle je devais me lever chaque matin pour assumer mes tâches du jour. Ma compagne, affolée, me conduisit chez un médecin, qui détecta un problème lié à l'oreille interne, celle commandant notamment l'équilibre. Il prit sa voiture, me conduisit à l'hôpital d'Arles, qui disposait d'un scanner, et vérifia que je n'avais pas de tumeur au cerveau. Puis il me conduisit à un spécialiste qui, après radio et analyses diverses, décréta que j'étais affecté du syndrome de Ménière, rareté à laquelle peu de médecins ont jamais été confrontés paraît-il, et qui, outre l'élision irréparable de certaines fréquences aiguës, provoque une perte passagère d'équilibre nécessitant un traitement relativement long.

Ne pouvant marcher, sinon soutenu sous un bras par ma femme, je retournai dans mon lit et fit appeler Lionel avant qu'il n'aille prendre son train. Je lui demandai s'il était d'accord pour me remplacer juste le temps de présenter Lorand au public. Il accepta bien entendu avec gentillesse et me souhaita un prompt rétablissement.

Le soir, après que sa rencontre eut eu lieu, Lorand, lui-même médecin à Tunis, vint à mon domicile me voir dans mon lit. Je lui expliquai ce qu'avait diagnostiqué son confrère avignonnais. Il me dit avoir en effet rencontré ce cas, de manière livresque, lors de ses études, mais qu'il n'avait jamais connu personne qui en ait été affecté. Il me confirma que c'était une question de temps et que j'aurais malheureusement désormais un problème d'audition : « Vous serez dur d'oreille, si vous voulez, mon cher Gil ». Et, pour conclure, il eut cette réflexion absolument géniale, que je n'ai plus jamais oubliée :

« C'est à force d'entendre nos conneries, au bout de tant d'années, que votre organisme s'est révolté et vous a signifié que c'en était trop, qu'il ne pouvait plus supporter toutes ces sornettes ! »

C'était certes une plaisanterie. Mais à la réflexion je me demande s'il n'y avait pas du vrai. Toujours est-il que, dès l'année suivante, je devins « instinctivement » plus exigeant à l'égard de ceux que je sollicitais pour ces bains de foule où leur ego s'épanouissait, très souvent à bon compte (car je renonce à dénombrer ceux dont la quasi-nullité n'avait d'égale que la prétention : les anthologies de la poésie française contemporaine en prendraient un sacré coup au moral !)

Avignon, 20 octobre 2020

(Encore un portait d'un de mes amis les plus chers d'autrefois ; inédit)

CLAUDE METTRA OU LA VOIX DES CHEMINS

Au saut du lit ou depuis le fond de leur arrière-boutique, les curieux qui, sans se connaître les uns les autres constituaient une espèce de confrérie secrète (quoique non déclarée), l'entendaient, chaque matin en prenant leur petit déjeuner ou en faisant leur toilette, leur parler de cohortes de personnages extravagants, incongrus, lutins, korrigans, Nibelungen,

trolls, thaumaturges, mages et prophètes, voire dieux enfouis au fond de la mémoire universelle.

Ce qu'il disait était à la mesure de sa voix et de sa diction, qui ne ressemblaient à celles de personne dans l'espace de la radiophonie.

Son auditoire était constitué de fervents amateurs d'occultes savoirs, de postulants à l'état d'érudit non proclamé, de trames mentales nébuleuses et translucides, de réalités transfigurées, constitutifs d'une poétique à la fois matérialiste et transcendante, droit issue de l'imaginaire du visionnaire Bachelard.

Je fus, des années durant, l'un de ces auditeurs fervents qui, rasoir en main et s'arrêtant pour l'occasion de chantonner ou de siffloter, immergeaient brusquement leur attention dans le flux a capella de cette envoûtante mélodie à la fois intellectuelle et musicale, où venaient affleurer des dentitions acérées d'hémophages transylvaniens, des regards transparents de perfides nymphes, des murmures d'envoûtantes sirènes, des effleurements de lyres thraces.

C'était comme si j'avais été submergé par la déferlante d'un récit d'urgence, sinon même de survie, dont la Schéhérazade eût été cet invisible et infatigable conteur inspiré, descendu de son brumeux plateau de Langres pour venir lester de crédibilité nos illusions d'enfance.

Nous fûmes donc ainsi une génération d'écouteurs de C.M., participants d'une liturgie qui nous laissait au seuil de la forêt de Brocéliande, au ras des landes du Connemara, dans l'obscurité inspirée de l'Odenwald, ou sur les bords de l'imaginaire Frame River main dans la main avec l'un de ces rêveurs ambulants animés par la plume de John Cowper Powys.

C'est ainsi que, barbouillés de poésie par la Voix magique, nous nous rendions, en état d'extraterritorialité avancé, sur le lieu d'accomplissement de notre infiniment plus modeste tâche du jour.

Un jour enfin la Voix se trouva là, devant moi, présente à mon invitation. Et je n'eus pas besoin d'attendre qu'il ouvrît la bouche pour savoir d'emblée qu'il était le sosie de son abstraite et si extraterrestre voix.

J'avais proposé à C.M. de parler de ce qu'il voudrait à un public convoqué sur le « thème » passe-partout de « l'imaginaire ». Ce public était constitué en fait de fidèles du fameux cérémonial du matin, aussi surpris que je l'avais été moi-même de découvrir l'Homme à la Voix d'Outre Réalité, et de constater qu'il se ressemblait si étonnamment, au souffle près.

Assis sans y peser au centre de lui-même, il faisait penser simultanément au philosophe Bachelard, à celui aussi du tableau de Rembrandt, mais également à ces chamans préhistoriques qui durent baliser autrefois le substrat de notre mémoire sapientiale.

Certes, loin de ne distiller que de loin en loin une parole d'inspiré ou d'initié, il avait plutôt le débit ininterrompu du philosophe barbu de Bar-sur-Aube ; mais, cela, d'une voix qui produisait l'effet d'un souffle monté des profondeurs par le cratère d'un volcan ou par la chambre d'échos d'un aven amplifiés par des rumeurs de stalactites frôlées par un vent monté des profondeurs.

Il était là, visible, touchable, mais pourtant, et de toute évidence, ailleurs, parlant non pas à un auditoire, mais à chacun des membres constitutifs de celui-ci (ainsi qu'il s'était habitué à

le faire derrière son micro). Et chacun en effet se sentait intimement regardé, concerné, sollicité, promu au rang d'interlocuteur privilégié.

La magie hypnotique de sa voix ne faisait pas tout car, au fur et à mesure qu'elle se distillait, et qu'il la poussait devant lui-même, on le voyait se resserrer, physiquement, autour de son centre névralgique intérieur, tel un poing nourri de sa propre puissance qui durcirait en se rétractant.

Je me souviens d'un autre jour, où je l'avais invité à venir parler, à l'Université de Heidelberg, du romantisme allemand, dont il savait tout, devant des universitaires allemands de très haut niveau.

Il avait tenu à ce que nous montions ensemble, dans l'après-midi, à partir du Goldener Knecht et après avoir traversé le vieux pont romantique, jusqu'au Philosophenweg, le mythique Chemin du Philosophe qui allait se perdre dans les méandres d'une forêt tout droit sortie de l'imaginaire nordique.

Quand nous y fûmes, il me tira, parmi les feuilles qui balisaient l'inexorable avancée de l'automne, derrière sa voix jusqu'au plus dense du sous-bois, avançant lui-même sans jamais donner l'impression de peser sur le sol.

L'ayant un bref instant laissé me devancer de quelques pas, je découvris, le voyant de dos, que cet elfe aux allures d'étrange vieillard (Wie ein « Wunderlicher Alter »...) se distinguait à peine de l'entrelacement des branches et des troncs, et que sa couleur, peut-être à cause du loden qu'il portait, se confondait avec celle des hêtres que traversait la brise du soir et qu'enveloppait le clair-obscur de la brume hercynienne.

La voix de C.M. avait fini par absorber C.M. tout entier, à moins que ce ne soit l'inverse et que C.M. soit en fait un jour sorti, mince comme une lame, de cette voix qui lui préexistait.

Le soir de cette inoubliable journée, nous allâmes dans la prestigieuse aula, et il s'installa à la chaire, face à un public dense et recueilli. Il avait préparé ses effets et s'apprêtait à envoûter son auditoire (extraordinairement francophone). En entrant dans la salle, il avait pris le soin d'éteindre les lumières de sa propre main, afin de ménager une atmosphère de son choix, propice à la distillation de sa subtile magie verbale.

Or il advint que le Recteur, survenant malheureusement en retard, peu de temps avant le début de la causerie, et qui n'avait pas vu notre mage éteindre ostensiblement la lumière (ce que ses collègues et l'ensemble de l'auditoire avaient bien repéré, et dont ils avaient souri), crut à une étourderie des responsables de la salle et éclaira d'un geste à la fois autoritaire et qu'il crut bienveillant.

Mais C.M., dont l'apparente douceur cachait un tempérament inflexible, au lieu de réclamer la pénombre qu'il avait souhaitée, et ne voulant sans doute pas contredire l'éminent personnage, prit ce malentendu pour une véritable provocation...

Lorsque, au bout de cinq ou six minutes, je compris ce qui se passait dans sa tête, puisqu'il parlait sans discontinuer (et brillamment) du romantisme... irlandais, je tentai, depuis le premier rang où je me tenais en face de lui, de lui faire comprendre par signes que, son sujet, c'était... le romantisme allemand. En vain. Il ne s'agissait pas, de sa part, d'une étourderie, mais bel et bien d'une sanction contre ce qu'il tenait pour de la discourtoisie !

Au moment où, pour conclure, il demanda à un auditoire abasourdi (car il n'avait pas compris le motif de ce changement, non annoncé par lui, de thématique) : « Avez-vous des questions à me poser ou des objections à me faire ? », quelqu'un se risqua, avec beaucoup de retenue et de courtoisie, à rétorquer : « Mais... vous n'avez pas traité le sujet ! Vous n'avez rien dit sur le romantisme allemand et son influence sur la littérature française, comme cela était annoncé... ». Sa réponse fut : « Non, en effet. » Et ce fut tout. L'auditoire attendit qu'il s'expliquât, sans rien dire. Il n'ajouta rien lui non plus et se leva.

Il vint vers moi ; je lui soufflai : « Claude, enfin, tout de même...C'est à cause de cette histoire de lumière ? »

« Il n'avait qu'à me demander mon avis avant d'allumer d'autorité ; et puis s'il avait été à l'heure, ça ne se serait pas passé de cette façon. Il aurait fait un discours de bienvenue, et j'aurais demandé qu'on éteigne la lumière électrique, celle qui venait du dehors, tamisée par les tilleuls, étant parfaite, idéale pour se glisser dans le sujet. »

La Voix était donc aussi un Tempérament !

Puis la direction de Radio France Culture confina sa voix au fond d'un cagibi fleurant le rance et l'oubli, et, depuis, je suis de ceux qui ont, la mort dans l'âme, cessé de se raser le matin au son de cette légende modulée mezza voce depuis l'ailleurs du plus intime de chacun.